

## Frau ou une passion allemande

Antonio D'Alfonso

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13417ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

D'Alfonso, A. (2008). Frau ou une passion allemande. *Moebius*, (119), 73–79.

## ANTONIO D'ALFONSO

### *Frau ou une passion allemande*<sup>1</sup>

Temps court intense et fort  
Jeter le respect par-dessus bord  
Jouis avec moi Pis va-t'en  
*Black Fever of Love,*

Jean-Paul Daoust, *Poèmes*

La passion, c'est une histoire de cul. Dans le sens mathématique du terme, évidemment. On cherche toujours la bonne solution, on ne trouve que rarement la constante ou la valeur de  $x$  ou de  $y$ .

Trop te semble compliqué, le peu est facile.

Tu ne sais jamais si, à la fin, il y aura une réponse à tes problèmes.

La plupart du temps, tu ne devines aucune riposte aux questions que tu te poses dans le miroir quand tu te rases, des points d'interrogation que tu dessines comme des caresses sur son visage que l'âge a rendu soyeux.

Souvent ça se termine mal. Une main repousse tes doigts, une main, au contraire, te tire vers son corps. Les deux gestes, l'un aussi terrible que l'autre.

Toujours l'équation casse, le signe de l'addition perd son poteau vertical, les fonctions se transforment en soustraction. Il ne reste plus qu'un gros trou rouge.

Tu n'as rien en toi, rien de ce que tu offres ne paraît suffisant. Tu ne peux rien donner, car dans tes mains une tête pèse son poids en vide.

Tu lui donnes une gifle, les policiers frappent à la porte, et soudain tu cries: «Je suis fou.»

Le compas dans ton cerveau ne distingue plus le nord du sud. Il y a une énorme prison à l'intérieur de tes pensées.

Le pari qui, pour toi, était défendu (par toi-même), tu l'as joué pleinement. Quitte ou double.

Tu ramasses sur le trottoir un sou sale de la dignité que tu croyais posséder. Le sou cueilli, dit-on, porte chance.

Estime de soi? Crasseux.

Pourtant c'est ce que tu voulais dès le premier jour sur cette terre. Depuis la première respiration, tu n'as cessé de la chercher cette source.

Connaître la passion, c'est savourer la souffrance – passion signifie littéralement «souffrance» (du latin *passio*.)

Est-ce possible, tu ne veux que souffrir?

Plusieurs écrivains que tu as lus le répètent sans cesse : la vraie vie c'est la souffrance, c'est-à-dire la passion.

Vraiment?

Comment?

Si passion veut dire souffrance, pourquoi n'est-ce pas vrai dans le sens inverse? En effet, la souffrance ne signifie pas nécessairement la passion.

Toi qui ne comprends rien en mathématique sais que si  $x = y$ , alors  $y = x$ .

N'est-ce pas?

Non.

Tu es passionné et tu souffres.

Tu marches, délabré, de rue en rue – tu vends ta maison, tu perds la femme que tu aimais tant, tu ne vois plus l'enfant que cette femme t'avait donné comme offrande, par amour pour toi, en guise d'honneur pour l'humanité dont vous faites partie.

As-tu le courage de dire que ta vie est plus intense pour avoir rencontré la passion, la souffrance?

Ce qui commence avec un regard – jamais simple – se métamorphose en corps – toujours compliqué –, non pas le corps en soi, car le corps n'est, après tout, qu'accessoirement présent à ce stade de la festività, autrement dit, le corps est là en tout temps, le corps est la raison pour laquelle tu te présentes entièrement au comptoir des aventures amoureuses, mais l'échange des liquides corporels, comme des vases communicants, ce corps-là, dans toute sa présence,

viendra plus tard, et seulement si vous le désirez tous les deux. Pour l'instant tu fais fi du corps. Du tien, du sien. Le pantalon ne tombe plus bien sur ta chaussure, et tes yeux ne parviennent qu'avec difficulté à se défaire de l'oreille, de la mèche qui descend savoureusement sur son cou.

Pour l'instant, toute ton attention se concentre sur ses yeux bleus qui s'ouvrent comme la porte de ton voisin. Elle pourrait être ta voisine.

Tu entres aussitôt qu'elle t'invite à boire un thé.

Tu études les meubles, tu scrutes les planchers, le tapis ou l'absence de tapis, les murs, la couleur des murs, la photo au-dessus du divan de cuir blanc, c'est elle qui l'a prise au Maroc, au temps de ses études collégiales, non, explique-t-elle, cette photo n'est pas un souvenir d'un voyage, est-ce une image prise en Syrie durant le tournage d'un documentaire, peut-être, tout à coup, réalises-tu qu'elle est meilleure photographe que toi, et là, tu te sens gêné, frustré, fâché. « Que fais-je ici ? »

Tu déterres la raison qu'il te fallait pour t'enfuir.

(Et si tu devais lui montrer les photos auxquelles tu tiens si jalousement, te complimenterait-elle autant que la femme que tu aimais il y a trois ans ?)

Tu aperçois une deuxième image, celle d'un homme, oui, tu le reconnais, il était là, aussi, ce soir-là, le soir de la première rencontre, tu lui avais si consciencieusement adressé la parole, en discutant de l'immutabilité des formes pour la scénarisation. Il s'était exclamé :

— Le *midpoint*, c'est le point névralgique de toute histoire.

Le *midpoint*. Le point central de toute aventure, le moment où la parole s'estompe par manque de volonté et adopte une nouvelle fonction, l'histoire va ailleurs, par exemple,

devient un geste,  
tes doigts effleurent  
involontairement  
une mèche de ses cheveux blonds,  
sa main agrippe ton bras gauche,  
tendrement,  
et puis, ces mots : « enlève-moi. »

Toute passion est un ravissement.

Le prix à payer ? Paradoxalement, aucun. C'est gratuit. Une lumière s'allume en toi, brille sur toi, éclaire le monde entier, ce soleil appartient à tous les hommes et à toutes les femmes.

Tu veux que cette Frau, avec son accent de Berlin, te tire de la monotonie de ton travail, surtout de ta vie.

Ce n'est pas le couple qui t'ennuie, non, le spleen s'est installé en toi, comme une commodité, depuis déjà quelques années, à la suite d'une dispute concernant quoi ? Personne ne s'en souvient. L'ennui.

*If you are the Light / Give me a light / buddy* (Leonard Cohen).

Tu acceptes de ravir l'Allemande. Elle te prend les doigts avec lesquels tu as ramassé le sou sur le trottoir.

Elle, avec son apparence de froideur, son intimité de feu, elle t'attire, t'aspire à cette heure, à cette seconde.

Vous disparaissiez.

Vous vous cachez pendant six mois.

Elle apprend la langue italienne ; toi, l'allemand ; vous êtes portés disparus par la famille, égarés quelque part dans les vallées opiacées de l'Afghanistan, car il n'y a pas de différence entre l'opium et ce que cette plus-que-femme représente pour toi.

Elle est le bien-être total et l'oubli du monde, et puis, tout d'un coup, pas du tout à fait – normalement cela se produit au sixième mois –, la plupart du temps, n'importe où, à cause d'une minute d'inadvertance, d'oubli, d'ennui, elle te jette hors de la porte par laquelle elle t'avait si poliment laissé entrer.

Mais toi, l'étourdi, tu ne veux pas partir.

La passion débridée te projette vers la jalousie, la fureur.

Tu lui téléphones quinze fois par jour pour lui chuchoter : « Écoute, amour, j'ai quelque chose à te dire. »

Et tu répètes cette phrase un peu machinalement, comme Fausto dans *I Vitelloni* de Fellini, sachant très bien qu'elle a déjà tout entendu, que tu n'as vraiment plus rien à ajouter à ce que tu lui as dit plusieurs fois déjà, parce que vous savez, tous les deux, que l'avion doit atterrir

et qu'il ne sert à rien de déchencher la bombe que vous portez en vous.

Tu continues à frapper violemment sur la vitre de la porte de sa maison, qui, oh non, se fracasse sous la pression de tes jointures qui sont, aujourd'hui, dures comme de l'acier, glaciales comme le métal que son sourire allemand est devenu.

Pas nécessairement.

Pas indéfiniment.

La première cuite est terrible. La deuxième, moins, tu t'y fais. Tu apprends les trucs du métier. La passion, c'est aussi un métier pour ceux et celles qui savent maîtriser le volant de la machine.

Des gens sur Internet racontent comment, les premières fois, le corps rejette l'héroïne. On dit également que le problème avec l'héroïne n'est pas la drogue, si tant est qu'elle soit de qualité, non, le vrai problème avec la drogue, à part l'argent pour se la procurer, est de savoir la doser. Si un seul martini suffit, le deuxième frappera comme un coup de poing.

Non pas prétendre doser, mais réellement mettre des limites, afin de mieux te concentrer sur ce qui demande toute ton attention et ton ivresse.

Apprendre à devenir pompette, *tipsy*, comme disent les anglophones, et éviter la soulerie.

Nouvel objet du désir: transformer la souffrance en joie. Changer la *passio* (souffrance), la *cupitidas* (ardeur), la *permotio* (excitation) en *aquus animus* (contentement, calme).

*There was a Woman, beautiful as morning* (P. B. Shelley, *The Revolt of Islam*)

Je suis en voyage,  
à Tartu,  
ou bien à Puerto Escondido,  
c'est toujours  
la même femme  
que je rencontre.

Avec le temps, j'ai appris ma leçon.  
Ma limite à moi, c'est la violence, ou ce que je conçois

comme étant un affront à mon corps. Pour certains, le nénuphar de la violence sert d'aphrodisiaque. Pas pour moi. Une lame qui tranche un sein n'est pas plaisir.

J'ai essayé. Ç'a tourné mal.

Davantage pour moi que pour elle.

Je lui ai fait avoir honte de son propre désir, plaisir.

Le mien était inacceptable en tant que comportement.

Plus de maturité assure une plus grande passion. Ne jamais avoir honte de ce qu'on est.

Le lendemain matin, pensant bien faire, je t'ai laissé une note, me plaignant des blessures sur le dos que tu m'avais infligées durant la nuit.

Erreur.

J'aurais dû courir à la pharmacie m'acheter le peroxyde qui allait soigner mes bobos, seul, comme un grand garçon.

Je regrette d'avoir posé un geste aussi maladroit, vulgaire, malhonnête.

La personne qui se donne ne demande que respect.

Depuis, la violence s'est éliminée.

Assez rapidement, en extirpant la violence, je me suis rendu compte que je venais d'effacer les trois-quarts de l'équation passion = souffrance.

«Tiens, tiens», me suis-je dit, en remarquant que les brunettes, dont je raffolais tant, se retiraient, une à une, et les rousses, et les blondes, et les mauvettes. Il reste si peu de femmes à séduire.

Mensonge.

Ce qui demeure vrai, par contre, est qu'en me restreignant dans mon ivresse, je venais, en quelque sorte, d'éjecter la malédiction de la passion.

La passion s'est muée. D'homme passionné, je suis devenu un homme de passion. Oui, je vois déjà la petite annonce: *Homme de passion cherche femme de passion.*

Je me suis surpris à refuser les avances de femmes passionnées, mais sans aucune passion.

Au début, je me maudissais de m'être affaibli à ce point, mais lentement, à force de pratique—bon, le mot est un peu fort mais traduit bien ce que je veux dire—, je me suis habitué à ma nouvelle fonction mathématique.

Je me sens mieux, beaucoup plus sûr, à la fois vif et léger.

Plus de sentiment d'être « glacé dans un lit de hasard » (Léo Ferré).

Au contraire, moi qui détestais les lits, je commence à bien dormir dans les bras de mon amie. Et elle aussi, je dois l'avouer.

Enfin le calme. Fini le refrain de Fausto de Fellini.

Ce qu'il faut se dire, nous le disons amplement, amoureusement, passionnément.

Terminée, la fuite. La nuit je reste à dormir dans son lit. Pour des années.

Le sourire demeure sourire, ne tourne pas en acier. Même la rencontre fortuite ne tourne pas au vinaigre. Tout est dans l'approche.

La passion est un jeu de séduction, et comme pour tout jeu, il faut savoir jusqu'où nous voulons parier. À éviter : le coup de dés de trop.

La séduction pendant une réception de dignitaires, la séduction dans un lit de hasard, ça s'équivalait. Un sourire réciproque bien dirigé, un doigt bien placé, ça s'équivalait.  $x = y; y = x$ .

C'est la présence qui compte. Il faut jouir du sourire distant, déguster le plaisir intime, et nous enivrer totalement dans cette présence, sinon nous risquons de dé-plaire, de dé-faire la jouissance si ensorcelante.

Si les cartes sont bonnes, si la rencontre concorde avec notre plaisir, alors là, oui, nous sommes prêts à tout parier, à tout perdre, à tout donner, pour vivre cet instant de paradis terrestre car, de ces moments, il n'y a en pas beaucoup dans une vie.

Si la chance se présente, et si la chance est clémente, sautez sur le tapis volant et envoyez-vous vers le *happy ending* (si court soit-il) du petit bonheur. Un ravissement à deux, la vraie et unique passion.

## Note

1. Ce texte a fait l'objet d'une publication antérieure sous une forme légèrement différente dans *Laimé* d'Antonio D'Alfonso publié en 2007 par Leméac Éditeur inc.